

Sarah Chiche
Saturne



SARAH CHICHE

ROMAN Seuil

SATURNE

SARAH CHICHE

SATURNE

roman

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

ISBN 978-2-02-145493-2

© Sarah Chiche et les Éditions du Seuil, août 2020

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Aux vulnérables et aux endeuillés.

Prologue

On entrait dans l'automne. Ils le veillaient depuis deux jours. Au matin du troisième jour, les ténèbres tombèrent sur leurs yeux. Sa mère était affaissée sur une chaise dans un coin de la chambre. Elle avait, posé sur les genoux, un mouchoir rougi de sang. Son père, à son chevet, lui caressait le front, comme on berce un tout petit enfant. Sa femme lui tenait la main. Ses doigts étaient bleuis de froid. Ses joues, livides. Elle brûlait de sa beauté blonde, un peu sale, dans une robe trop somptueuse. Il était étendu, inerte, enfermé en lui-même, sans plus de possibilité de parler autrement qu'en écrivant sur une ardoise qu'il gardait à portée de main. On avait placé une sonde dans sa trachée, reliée à un respirateur artificiel ; un tuyau lui sortait du nez. De temps en temps, ses yeux allaient du scope sur lequel on pouvait suivre le rythme de son cœur, le taux d'oxygène dans son sang, sa tension artérielle et sa température, au visage de sa femme,

puis ils revenaient sur le scope, puis au visage de sa femme. Il la regarda. Il la regardait. Ses yeux. Ses mains. Ses lèvres. Leurs silences. Leurs mots. Leurs joies. Leurs chagrins. Leurs souvenirs. Il sentait la pression de ses doigts sur les siens. Il regarda sans doute cette main agrippée à la sienne de la même manière que lorsqu'elle était au bord de jouir, qu'il prenait son visage entre ses paumes pour l'embrasser, qu'elle liait ses doigts aux siens, penchant la tête de côté, cachant ses yeux sous la masse de ses cheveux qui retombaient en torsades sur sa bouche, soudain plus lointaine à l'homme qui l'aimait jusqu'à la brûlure, devenant la nuit dans laquelle ils tombaient tous deux.

Les premiers signes s'étaient manifestés moins d'un an après leur mariage. Elle venait à peine d'accoucher. Elle avait passé leurs noces à son chevet. Chaque jour, elle l'avait aidé à se doucher, à se laver les dents, à s'habiller. Chaque nuit, elle avait dormi à son chevet, recroquevillée dans un fauteuil. Elle avait affronté à ses côtés les fièvres, les sueurs nocturnes, les cauchemars dont il s'éveillait en grelottant dans ses bras, l'anémie, les malaises, les troubles de la coagulation, la chimiothérapie, les injections, les prises de sang, les hématomes qui pullulent sur les bras et obligent à piquer les mains, le cou ou les pieds, quand les veines roulent sous la peau, disparaissent puis se nécrosent. Il y avait eu les visites chez l'hématologue, l'attente des résultats, les espoirs de rémission, les fausses joies, la rechute.

Il promena son pouce sur l'intérieur du poignet de sa femme.

Elle vieillirait, sans lui. Il voulait qu'elle vieillisse. Ce visage à l'ombre duquel il aurait voulu voir grandir leur enfant, ce visage à la beauté infernale, qu'il avait fait rire, elle qui ne riait jamais, qu'il avait filmé, photographié, chéri, caressé, finirait par se faner. En même temps, elle ne vieillirait jamais. Même ridée, elle conserverait ces yeux de faune, ce sourire de fauve qui, dans l'instant où il l'avait vu, l'avait envoûté, lui, et d'autres, et qui en envoûterait d'autres encore, il le savait, parce qu'elle était sans mémoire, n'avait pas d'histoire. Peut-être cette pensée fit-elle monter en lui un sentiment de pitié profonde, non pour lui-même, comme quand on se rend compte que ce que nous sommes ne suffira jamais et qu'au fond on en sait si peu de l'être avec qui l'on dort, mais pour elle, car elle non plus ne se connaissait pas. Il suffoqua.

Sa mère se leva d'un bond et s'approcha. Ses cheveux, qu'elle n'avait pas coiffés depuis plusieurs jours, s'agglutinaient à l'arrière de sa nuque en un paquet spongieux. Son visage était ravagé par l'absence de sommeil. Ses yeux lui tombaient sur les joues. Une odeur de lavande et de sueur flottait dans son sillage. Les yeux de sa femme prirent un éclat de verre froid. Elle s'écarta du lit, d'un mouvement presque symétrique, fronçant le nez. La mère, qui n'en avait rien perdu, l'ignora et se mit à parler. Pendant de longues

minutes, elle parla sans discontinuer, mais nul n'aurait su dire de quoi au juste. D'ordinaire, ses longs monologues entrecoupés de gémissements lui étaient insupportables ; il en vint, cette fois, à la trouver d'un comique attendrissant. Elle se débattait, comme une petite bête prise au piège dans le sac noir d'une angoisse dont nul n'avait jamais réussi à la tirer, mais qui, désormais, ne le concernait plus. Il regardait sa peau laiteuse, les taches de son sur ses avant-bras. Elle lui dit encore quelque chose, mais il ne l'écoutait plus. Il était perdu dans la contemplation de la ride qui barrait la joue de son père, et qu'il n'avait, jusqu'alors, jamais remarquée. Il observa la pâleur grise qui avait envahi son teint olivâtre, ses yeux cerclés de noir. La conviction qu'il était la cause du vieillissement précipité de ses parents, que le trou noir qui l'aspirait les aspirait à leur tour, lui fut insupportable. Il était temps qu'il les délivre de lui.

Une infirmière vêtue de vert arriva. Elle baissa les stores. De garde. Traits tirés par la fatigue. Elle venait juste de s'allonger pour prendre un peu de repos quand on avait téléphoné. On lui avait dit qu'il s'agissait d'une admission un peu particulière et que la famille pourrait rester au-delà des horaires dévolus aux visites. Il est toujours plus facile de soigner les malades quand on les connaît un peu – même quand on sait qu'on ne pourra peut-être pas les sauver, le souvenir de ce qu'ils furent et de l'engagement qu'on a mis à les soigner jusqu'au bout aide parfois à en sauver d'autres.

L'infirmière avait donc demandé des explications. On avait fini par lui dire qui ils étaient.

Ils avaient tout perdu. Ils avaient tout regagné, au centuple. Lui, le père, avait travaillé sans relâche – on disait qu'il ne dormait jamais. Il avait amassé une fortune colossale. Des cliniques, d'innombrables résidences, et un château. Ils avaient des cuisiniers, des domestiques et des jardiniers, une flotte de voitures. Ils ne s'étaient privés de rien, mais ils s'étaient montrés généreux en prenant soin des plus modestes de leurs employés – à moins que ce ne fût prodigalité vaniteuse ou compassionnelle, paternaliste. Ils donnaient, en tout cas, du travail et même des logements à des centaines de personnes. Ils avaient formé des chirurgiens, des internes, des anesthésistes, des réanimateurs, des radiologues, par douzaines. Ils avaient vécu avec eux plusieurs révolutions : les premiers antibiotiques, les premières transplantations cardiaques, les premières cœlioscopies. Soigné, en Algérie et en France, des dizaines de milliers de patients. Mais quand elle s'approcha du père du jeune homme alité, pour le saluer à voix basse, l'infirmière ne reconnut pas celui que les journaux appelaient « le Prince des cliniques ». Elle ne vit qu'un vieil homme en train de perdre son fils.

Leucémie.

Admis en urgence à la suite d'un malaise dans son bain, au moment même où chacun croyait qu'il allait mieux.

Comme il avait repris des forces, il avait voulu faire sa toilette, seul. Il avait perdu connaissance. Sa tête avait heurté le rebord de la baignoire. Sous le choc, il avait vomi. On l'avait retrouvé la face dans l'eau, le nez en sang. Le contenu de son estomac avait inondé sa trachée et ses bronches. On l'avait intubé. On avait aspiré ce qui encombrait ses voies aériennes. Branché un respirateur artificiel. On l'avait perfusé. Il avait ouvert les yeux.

Son frère entra d'un pas rapide. Il vit sa mère se jeter dans ses bras, sa femme arranger prestement ses cheveux. Il s'approcha de lui et lui demanda s'il voulait qu'on lui remonte les oreillers sous la tête ou qu'on replace ceux qui soutenaient ses bras. Il répéta plusieurs fois Tu veux qu'on te remonte tes oreillers ? Aux premiers mois de son hospitalisation, à la simple vue de son frère, la colère l'étouffait. Il le fixa d'un regard pâle et amer tandis que l'autre se dégageait de l'étreinte maternelle. Mais, curieusement, cette fois lui revinrent leurs meilleurs moments. Une sensation aiguë le bouleversa : ce qui avait vraiment valu la peine qu'ils vivent ensemble était calfeutré dans leurs années d'enfance. La douleur au poumon le reprit. Il détourna les yeux. Tous se mirent à crier d'épouvante.

Une seconde infirmière surgit en courant, escortée d'une aide-soignante. On le coucha sur le côté. On rassembla le plus délicatement possible les tuyaux le reliant à ses machines et à la perfusion. Son pouls s'affola. Le respirateur

artificiel s'emballa. On lui entrava le corps, une main sur le thorax, l'autre sur les cuisses. On nettoya ses oreilles, le bord de ses yeux, on passa un gant de toilette sur son torse, sur son pénis, entre ses fesses, on jeta le gant, on en prit un autre. On lui lava le dos. Les infirmières flottaient comme des spectres dans leurs blouses vertes. Derrière leur masque, leurs yeux mi-clos lui souriaient. Il regarda les gouttes translucides de la perfusion reliée à son avant-bras gauche tomber une à une dans la poche de plastique. La lumière se fit plus vive, plus forte. Dans les derniers jours de la vie, le plus ancien redevient le plus jeune. Nous dormons comme des nourrissons. Les premiers mois, l'état de torpeur dans lequel le faisaient sombrer tantôt le progrès de la maladie tantôt les traitements le terrifiait. Puis ce lui fut un soulagement qu'il attendait comme on attend, à la tombée du jour, dans le lit de l'enfance, une histoire, toujours la même, lue par une mère qui, elle, ne se dérobera jamais. Il s'endormit.

L'heure avait passé. Le lit, les machines et leurs silhouettes baignaient dans une clarté bleutée. La porte, ouverte, de la chambre 16 donnait sur un couloir qui sentait les antiseptiques et le savon doux. De part et d'autre se trouvaient d'autres chambres, d'où s'échappaient le grondement des respirateurs artificiels, l'alarme automatique d'une perfusion ou d'un scope, des pleurs. Il y a souvent peu de chambres dans les services de réanimation, et celui-ci, situé au rez-de-chaussée d'un immeuble jouxtant une autoroute,

en comptait dix-huit, dans lesquelles des familles veillaient leur proche, tandis que d'autres patients s'éteignaient ou revenaient d'entre les morts dans la solitude.

Il dormit une partie de la journée, jusqu'au soir. Il s'éveilla dans un état de paix singulier. On avait allumé des néons. Deux autres infirmières s'activaient à son chevet. Il ne les avait jamais vues. Confusément, il comprit que du temps s'était écoulé. Il était dix-huit heures. Quand il était encore un tout jeune homme, c'était, au passage à l'heure d'hiver, le moment de la journée qu'il préférait. La nuit rentrait subitement dans le jour. Il allait, toujours seul, dans la salle hispano-mauresque du café de la mosquée de Paris, boire un thé brûlant, ou bien, il marchait jusqu'aux quais, pour chiner des livres anciens, de botanique ou d'anatomie, ou des cartonnages illustrés. Il ne craignait ni la solitude ni le silence. C'est souvent ainsi qu'il était le plus heureux.

Son père s'approcha de lui, plongeant ses yeux dans les siens. Il lui chuchota quelques mots à l'oreille. Après deux reports provoqués par des révisions de dernière minute, la sonde Voyager 1 s'était envolée dans l'espace pour rejoindre sa jumelle, Voyager 2, partie quelques semaines plus tôt. Cette nouvelle le remplit de joie. À l'ambition, il avait toujours préféré les mystères des étoiles, le cinéma, les livres anciens. Et puis, Ève, sa femme. Il ne verrait jamais les images de Saturne ni des autres géantes gazeuses. Il se représenta peut-être toutes les années qu'il resterait à sa

famille à flotter dans le vaste océan subglaciaire de leur bon droit à être ce qu'ils étaient, alors qu'il n'y a peut-être rien, aucun Dieu, aucun sens, qui puisse justifier que le bien consiste à se conduire comme ceci ou comme cela, ni même qu'il y a un quelconque bien, ni même qu'il est pertinent de se battre pour continuer d'exister.

Ils le veillèrent une dernière nuit. Puis ce fut le matin. Leur mine austère et triste, leurs efforts désespérés pour contenir leur désespoir lui firent une certaine peine, qui reflua en indifférence. Car il savait ce qui se logeait derrière. C'était l'orgueil, c'était l'envie maquillée en dégoût, c'était la jouissance qu'il y avait, dans une débauche de tout, à feindre la vie. C'était la grande richesse, la richesse immense, effrayante, méprisable, malgré les excès les plus violents, les dépenses les plus folles, qui résistait, non comme force aventureuse et joyeuse, mais comme satiété de tout, ennui et vague à l'âme. C'était la mélancolie poisseuse des fêtes refêtees sans fin pour continuer de célébrer un monde qui déjà n'existait plus, ce monde qui les avait façonnés, élevés dans un Olympe néogothique de pacotille, puis avait achevé de leur briser les os et de les précipiter tous ensemble dans le gouffre de contradictions abjectes et de pensées mauvaises où ils croupissaient désormais et continueraient de croupir, même après sa disparition, à cause de cet argent, de ces flots, de ces rouleaux d'argent, qui n'avaient finalement ni acheté l'amour, ni réussi à le

guérir lui, et qui avaient fini par les rendre tous fous, les condamnant à l'extraordinaire en même temps qu'à l'étroitesse des hypocrisies médiocres, à l'arrogance et aux mensonges sans grandeur, c'est-à-dire à l'enfer.

Il songea au vertige qu'avait causé en eux la brusque accélération de la marche du monde, l'horreur de la guerre, l'Algérie, leur Algérie, le drame d'un exil de déroute et de panique dans la foulée d'une indépendance en faveur de laquelle il avait pourtant lui-même si secrètement milité, toutes choses auxquelles ils avaient opposé tout autant leur courage, leur sens de l'honneur et de la gloire que le mépris de ceux qui se croient immortels. Peut-être eut-il honte d'eux, honte pour eux, honte d'être de leur famille. Peut-être se souvint-il aussi des mensonges qu'il avait commis, par lâcheté, par besoin de se faire aimer, par amour du jeu, par amour des femmes, par amour d'une femme qui avait éclipsé tout le reste, même le baccara, le poker et la contemplation des étoiles. Alors, son indifférence s'effondra, la compassion le submergea.

Il n'avait pas demandé à revoir une dernière fois son enfant. Chacun avait jugé que cela n'était guère un spectacle pour une petite fille de quinze mois. J'attendais donc son retour à la maison. Il fit de l'index un geste indiquant qu'il voulait écrire quelque chose. Il chercha à attraper l'ardoise posée sur la table de chevet. Elle glissa par terre. On

la ramassa. On la lui donna. D'une main lente, il traça au feutre : « Ma femme, ma fille. » Il tendit l'ardoise à son frère. Ils se regardèrent. Ses yeux souriaient. Tous se turent. Tout le monde parlerait encore, des années après, de la douceur terrible de son dernier sourire, à ce moment-là. Il ferma les yeux.

La porte de ma chambre claqua brusquement. La nounou raconterait d'une voix blanche qu'elle avait regardé autour d'elle, mais qu'il n'y avait personne, hormis moi, assise au milieu de mes cubes, dans cette chambre dont la porte s'était ouverte toute seule en grand, puis refermée, avec une violence inouïe, surnaturelle, même si, dans le couloir, une fenêtre demeurait entrouverte et que, malgré un splendide soleil ce jour-là, c'était probablement le vent.

Au même instant, dans la chambre 16 de l'hôpital, les mains, les doigts, les pieds et les orteils du malade se raidirent. Ses ongles prirent une teinte ivoire. Ses tempes et ses joues se creusèrent comme on se chiffonne. Ses yeux devinrent immenses, agoniques, exorbités.

Plus tard, on m'a dit qu'il était parti sans souffrir. On m'a dit qu'il le voulait. On m'a dit qu'il était heureux. Quand j'ai trouvé la force de demander des précisions, on a fini par me dire que cela s'était passé à peu près ainsi : il lutait pour respirer. Il s'étouffa. Il étouffait. C'était un bruit abominable.

Toutes défenses abolies, ma mère hurla. On la fit sortir. Sa mère à lui n'était plus qu'une flaque de larmes. Elle serrait sa main entre ses paumes et bredouillait de pauvres petits mots de fillette apeurée. Le cœur lâcha à midi. Il venait de fêter ses trente-quatre ans. Il mourut dans les bras de son père qui, trois ans plus tard, mourut à son tour de chagrin. Ils avaient tous en eux l'espoir que ce ne serait qu'un mauvais rêve, mais en fait, tout cela, ce n'est pas un rêve, tout cela c'est pareil pour tout le monde, tout cela, ce n'est pas grand-chose, tout cela ce n'est que la vie, et, finalement, la mort. On lui ferma la bouche après les yeux. On le déshabilla. On le lava. Puis le corps fut ramené à son domicile. On le recouvrit et on recouvrit tous les miroirs ainsi que tous les portraits d'un drap blanc. On me tint éloignée de la chambre funéraire.

On déchira un pan de ma chemise de nuit à hauteur du cœur.

Mais personne ne me dit que mon père était mort.

Je fus envoyée en Normandie. Le lendemain, on l'enterra.

Sa mère n'eut pas la force de se rendre au cimetière. Elle s'alita de longs mois. Quand on ouvrit le caveau pour y descendre le cercueil de mon père, ma mère voulut s'y précipiter. Ils étaient brisés. Leur douleur à tous de l'avoir perdu fut tout ce qu'il restait de lui.

Mais pour moi, rien n'avait changé. Il était toujours là, il avait disparu.

Première partie

*« Éloge de l'égarement »,
préface aux Trois essais
sur la théorie sexuelle de Sigmund Freud,
traduction d'Olivier Mannoni, Cédric Cohen-Skalli
Payot & Rivages, 2014*

*« Le Diable dans la peau »,
préface à un diptyque La Peau de chagrin
d'Honoré de Balzac
et Un cas de névrose démoniaque au XVII^e siècle
de Sigmund Freud, traduction d'Olivier Mannoni
Payot & Rivages, 2014*

*« A Star is born »,
Préface à Joséphine cantatrice de Franz Kafka,
traduction d'Olivier Mannoni
Payot & Rivages, 2019*

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION SUR ROTO-PAGE
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH À MAYENNE
DÉPÔT LÉGAL : AOÛT 2020. N° 145490
Imprimé en France